

Isabelle Daunais

Du bon usage du roman

Dominique Fortier, *Du bon usage des étoiles*, Alto, 2008, 345 p.

Qu'est-ce qu'un roman québécois ? La question peut sembler étonnante, pour ne pas dire oiseuse tant ce que nous appelons « notre littérature » est depuis longtemps déjà une cause entendue. Si entendue d'ailleurs, si admise et si normalisée, que nous pourrions dire que cette question est devenue, au sens propre du terme, *sans objet*, c'est-à-dire sans objet particulier. Par sa maturité même, par sa production abondante, par sa parfaite adaptation à la modernité, le roman québécois, comme tout le reste de la littérature québécoise, serait aujourd'hui aussi « universel » que le roman français, le roman italien ou le roman polonais, de sorte que c'est par pure commodité ou par simple habitude que nous continuerions d'en désigner ainsi les « origines ». Du reste, même si on voulait définir le roman québécois, encore faudrait-il pouvoir trouver, d'une œuvre à l'autre, des traits, une certaine manière de penser le monde (ou de ne pas le penser) qui lui seraient propres. Or comment reconnaître de tels traits alors que tout nous invite au contraire à les gommer ou à les oublier, à commencer par le *désir* même de les oublier, c'est-à-dire de faire comme si notre littérature plurielle, diversifiée, décomplexée ne se distinguait en rien des

autres, petites ou grandes, qu'elle peut non seulement concurrencer mais même remplacer, dès lors que toute expérience racontée est une expérience valable, et valable pour tous ?

Heureusement, il arrive que certaines œuvres, parce qu'elles ne sont pas tout à fait comme les autres, nous permettent d'entrevoir ce qui, sans elle, passerait inaperçu ou ne se révélerait pas de la même façon, c'est-à-dire avec la même acuité. Le roman de Dominique Fortier, *Du bon usage des étoiles*, paru cet automne aux éditions Alto, est l'une de ces œuvres. Il s'agit aussi d'un des plus beaux romans que nous ait offert depuis longtemps une rentrée littéraire. L'un des plus beaux, mais également, dès lors qu'on le compare à la production courante, l'un des plus inusités qui soient.



*Du bon usage des étoiles* raconte librement l'histoire – tout ce qu'il y a de plus réelle – de l'expédition de sir John Franklin, partie en 1845 à la conquête du passage du Nord-Ouest, pour la plus grande gloire de l'Empire britannique. Après avoir quitté au printemps le port de Greenhithe et navigué en eaux libres tout l'été, le *Terror* et l'*Erebus* se retrouvent bientôt immobilisés dans les glaces de l'Arctique, d'où il est prévu qu'ils attendront le dégel du printemps suivant pour poursuivre leur route jusque de l'autre côté du Pôle et réussir ce que personne n'a réussi avant eux : relier l'Europe à l'Asie par le plus court chemin possible. Et si d'aventure il faut laisser passer toute une année – car il arrive parfois que les glaces ne fondent pas de l'été –, alors qu'à cela ne tienne, l'équipage a des vivres pour trois ans et le moral au beau fixe. Sans compter que le succès ne fait aucun doute, jamais expédition n'ayant été mieux équipée, ni mieux préparée que celle de sir John, habitué de ces régions dont il connaît parfaitement, pour les avoir surmontés, les

rigoureux et les dangers.

C'est dans ce climat d'attente que se déroule le roman, attente qui nous est présentée à la fois depuis le point de vue de l'équipage, et plus particulièrement du lieutenant Francis Crozier, second de l'expédition, qui tient fidèlement son journal, et depuis le point de vue de celles qui, en Angleterre, s'activent et se dépensent pour combler le temps qui les sépare du retour victorieux de l'expédition : l'épouse de Franklin, l'énergique lady Jane, et leur nièce Sophia, dont Crozier est secrètement amoureux. L'aller retour entre ces deux espaces-temps (entre ces deux vitesses, serait-on tenté de dire), qui structure tout le roman, est ponctué de « documents » divers – poèmes, illustrations d'instruments scientifiques, équations mathématiques, partition musicale, fac-similés, recette de plum-pudding – qui rappellent un peu l'usage des photographies dans les livres de W.G. Sebald.

Sur les deux navires, les mois s'écoulent et la vie se fige. Au début, il n'y paraît pas trop, car l'attente fait partie du périple et chacun s'occupe comme il peut. Les officiers font des relevés de magnétisme, le médecin Peddy parcourt les terres gelées pour y parfaire son herbier avec ce qui pousse encore sous ces latitudes, de petites équipes vont parfois à la rencontre des Inuits, à bord toutes sortes d'activités s'organisent : des cours de science pour les matelots, du théâtre, et pour les officiers, dont un bon nombre sont issus de la noblesse, on prépare toujours d'excellents repas. Mais en dépit de toute cette activité, le *Terror* et l'*Erebus* glissent lentement dans un autre monde. Aucun événement spécifique ne marque ni n'accroît ce glissement, dont on serait bien en peine de dire à quel moment il a commencé. Après la première année passée dans les glaces sans que rien ne fonde ? Plus tôt, lorsque les deux navires ont franchi le cercle polaire et que le *Baretto Junior*, le bateau de ravitaillement, les a laissés seuls, ayant accompli sa mission de les accompagner

jusque-là ? Ou plus tôt encore, dès le tout début, au départ de Greenhithe, quand chacun est rentré dans ses quartiers une fois les derniers mouchoirs agités ? La réponse au fond est sans importance, car le monde où sont entrés les hommes du *Terror* et de l'*Erebus* est un monde où il est justement impossible de tracer la moindre frontière entre le temps et l'espace. Dans ce vaste désert où se trouve emprisonnée l'expédition, rien ne permet de distinguer entre eux les jours, les semaines et les mois, comme à l'horizon rien ne permet de distinguer « le blanc du ciel [qui] se fond dans le blanc de la terre enfouie sous la neige, qui se fond dans le blanc de l'eau couverte de glace, qui se fond dans le blanc qu'on finit par avoir sous les paupières quand on ferme les yeux ».

Il pourrait être tentant, non pas pour les personnages, occupés à la tâche concrète de survivre, mais pour le lecteur, qui cherche à rêver, de se laisser bercer par cet univers de songe. Il pourrait être tentant de se dire qu'une telle aventure, surtout racontée aujourd'hui, surtout réinventée pour nous, vaut d'abord pour ce qu'elle recèle de mystère et de poésie, de mystique et d'idylle, comme il peut être tentant de se dire que le récit de l'expédition fait par le solitaire et rêveur Francis Crozier dans son journal est d'une vérité plus haute, d'une émotion plus pure ou d'une valeur plus grande que tous les autres récits qui entrent dans la composition du roman, à commencer par ceux de la petite société mondaine qui, en Angleterre, attend sans cesse de se divertir le retour des vaillants explorateurs. Mais ce qui fait la qualité remarquable et proprement inhabituelle de ce roman, ce qui le démarque si fortement de la production courante, ce qui lui donne, surtout, toute son acuité, c'est que cette tentation – de la contemplation, du songe, de la vie intérieure, du solipsisme – est à tout moment combattue. Elle l'est d'abord par les personnages eux-mêmes, et notamment par Francis Crozier, dont le journal est certes empreint de poésie et de beauté,

mais aussi traversé du sens aigu que tous, sur l'*Erebus* et le *Terror*, sont perdus, que rien ne les sauvera et qu'eux-mêmes ne sauveront rien, ni leur vie, ni le souvenir des morts – car on meurt aussi sur la banquise, comme on peut mourir chez soi, dans sa maison –, ni celui des vivants, ni même la blancheur immaculée qui les entoure et qui s'évanouira avec eux, dès lors que les vivres s'épuiseront. On chercherait en vain ici toute forme d'expérience « transformatrice », de révélation ou de transcendance, de rédemption. Et c'est précisément cette absence qui donne au roman toute sa beauté et toute sa force, car cette absence est la forme même que prend l'humanité des personnages, une humanité qui pour chacun n'est jamais tournée vers son histoire personnelle, les soins de sa psyché ou de son propre salut, mais, de façon beaucoup plus humble, vers le monde. Tous, à bord des deux navires, n'ont en effet qu'un seul souci : ne pas cesser de faire leur travail, de s'instruire, de maintenir les mœurs les plus policées possible, autrement dit, ne pas cesser de poursuivre l'existence la plus « réelle » qui soit, et à la fois la plus acharnée. Cette préoccupation, cette résistance entêtée, est le fait des officiers aussi bien que des matelots, et s'exprime par les gestes les plus ordinaires, comme celui de nettoyer le pont :

Chaque jour, il faut briquer le pont pour qu'il reluise non comme un sou neuf – on n'a que faire de l'argent dans cette petite société arctique isolée au bout du monde –, mais pour qu'une dame vêtue d'une robe blanche puisse le balayer de ses jupes sans les souiller. Cette dame blanche accompagne les hommes en pensée, tandis qu'ils s'échinent, à quatre pattes, les mains gercées, les doigts bleuis par le froid, les genoux râpés par leur pantalon de grosse laine qui n'en finit plus de geler et de dégeler, le dos rompu sous le faix du labeur quotidien, éternellement recommencé. Elle flotte au-dessus d'eux, légère, gracieuse, insaisissable. Il leur arrive sans doute

de distinguer sa silhouette évanescence dans le nuage de buée qui s'échappe de leur bouche et se dissipe devant eux avant de se reformer à la prochaine expiration, ou bien ils la reconnaissent pour l'avoir aperçue en rêve et vue disparaître au petit matin, ombre blanche sur le noir de la nuit et du jour confondus.

Mais la résistance ne vient pas seulement de l'équipage. Elle vient aussi du monde lui-même, où la vie ne cesse pas de s'écouler, comme nous le rappelle lady Jane, qui reçoit à dîner la meilleure société anglaise, visite ses amies, rédige son journal, parcourt l'Europe, puis le Nouveau monde, y séjourne, en revient. La vie s'écoule aussi pour Sophia, qui accompagne sa tante dans cette vie d'action, se laisse courtiser par les officiers de la Marine (qui se pressent en grand nombre autour de la jeune femme), en même temps qu'elle rêve d'une existence qui la laisserait entièrement libre, comme est libre et maître d'elle-même l'intrépide lady Jane. Le contrepoint qu'offre la vie des deux jeunes femmes est vertigineux, mais il fait plus qu'accentuer, par contraste, l'immobilité et l'abandon des deux navires figés dans l'immensité polaire ; il donne aussi à sentir ce qu'on pourrait appeler la force du monde, de sa présence, de ses possibilités. Les voyages de l'épouse de sir John, d'abord dans le sud de l'Europe, puis bien au-delà, sont une forme d'échelle du temps aussi bien qu'un rappel que le monde n'a pas de centre et que par conséquent, personne n'est le centre de quoi que ce soit :

Une fois les monastères portugais inspectés – visite qui inspira à lady Jane quelques pages bien senties sur les rapports qu'entretenait l'architecture gothique avec la lumière –, les voyageuses mirent le cap sur Madère, puis, de là, gagnèrent les Indes occidentales, d'où elles passèrent aux États-Unis. À New York et à Boston,

comme à son habitude, lady Jane ne rata pas un musée ni un site naturel ou historique, qu'il fût important ou insignifiant, et visita en outre nombre d'universités, de bibliothèques, voire d'usines, d'hôpitaux et de prisons, couvrant de notes les petits cahiers destinés à cet usage. Elle en profita aussi pour gravir le mont Washington, dans le New Hampshire, ascension de quelque 6 300 pieds qu'elle accomplit seule en compagnie d'un guide tandis que Sophia et Fanny, qui ne partageaient pas sa passion pour les hauteurs, se livraient à des promenades moins périlleuses près du lac bordé d'épinettes où était niché leur hôtel.

Certes, une nouvelle tentation pourrait guetter ici le lecteur : celle de voir dans la dépense d'énergie de lady Jane, dans ses lubies, ses départs et ses retours, ses notes et ses petits cahiers, une forme de frivolité, alors que l'équipage du *Terror* et de l'*Erebus* affronte une épreuve sans merci qui lui donne, au tableau des mérites, une valeur sinon une existence plus grandes. Mais Lady Jane escaladant le mont Washington ou préparant ses menus de Noël n'agit pas différemment des matelots briquant le pont ou du médecin Peddy arrachant au désert glacé de nouvelles pages pour son herbier. La lutte qu'elle mène pour rester elle aussi, pendant tout ce temps, fidèle au monde, fidèle à la tâche de l'habiter et de l'observer, là où il serait si facile de l'oublier ou de s'en abstraire, ou de se tourner exclusivement vers soi, vers ses songes et vers ses rêves est fondamentalement la même.

Cela dit, l'efficacité du contrepoint ne tient pas seulement aux correspondances qu'il permet d'établir entre les personnages. Elle tient aussi à ce qu'en dépit des apparences les deux récits – celui de l'immobilité et celui du voyage, celui du temps suspendu et celui de l'accélération – ne se recourent pas tout à fait, ou plus exactement qu'ils ne sont qu'en partie le reflet ou le double l'un de

l'autre. Il n'y a pas ici de fins qui se rejoignent, de trajectoires qui se croisent, de cosmographie secrète. L'expédition est perdue et lady Jane, en dépit de ses efforts pour organiser des secours, ne parviendra pas à la sauver. Il n'y a pas non plus de « variantes », c'est-à-dire de places ou de destins qui pourraient être échangés, d'ironies du sort par quoi tout aurait pu se passer autrement. L'histoire de chacun reste à tout moment la sienne seule, aussi inébranlable qu'implacable. Mais, en même temps, cette histoire s'éclaire chaque fois de celles des autres, vaut à cause de celles des autres, et pour celles des autres, fût-ce la plus lointaine. Francis Crozier sait que les glaces ne se déchireront pas tout comme il sait que, même si par miracle il s'en sortait vivant, Sophia ne sera jamais sa femme. Mais malgré cette double certitude, il reste partie prenante du monde tel qu'il est et auquel il se sent lié par sa tenue et par sa conduite. Et il en va de même pour tous les membres de l'expédition, comme il en va de même pour lady Jane recevant à dîner ou visitant, cahier de notes à la main, les sites naturels et historiques qu'elle trouve sur sa route : pour tous, sans exception, l'existence ne se conçoit pas sans cette conscience du monde qui est leur bien le plus précieux et ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

À cet égard, l'un des traits les plus frappants du roman est l'absence de conflit entre les personnages. Certes, Crozier est bien un peu jaloux de Fitzjames, cet officier plus beau et plus jeune que lui dont le regard, quelques mois avant leur départ pour l'Arctique, a croisé celui de Sophia. Certes aussi, Crozier n'apprécie pas toujours la raideur et les manières distantes de sir John, lui dont l'âme est plutôt sensible et rêveuse. Mais cela ne l'empêche aucunement d'entretenir avec les deux hommes les rapports les plus courtois, tout comme on chercherait en vain la moindre querelle, la moindre mésentente à bord du *Terror* et de l'*Erebus* ou dans la société d'amis, de parents et d'officiers de sa Majesté dont s'entourent lady Jane et

Sophia. Cette absence de conflit ne veut cependant pas dire qu'il y a absence de combat. Au contraire, elle est la marque d'un combat beaucoup plus haut et beaucoup plus exigeant que les luttes que peuvent offrir les rivalités, les ambitions et les jalousies. Ce combat, que mènent les personnages avec toute l'attention, toute la patience et toute la grâce dont ils sont capables – peut-être parce qu'il s'agit là des seules armes dont ils disposent –, c'est de ne pas oublier que le monde se poursuit en dehors d'eux, c'est de ne pas céder à la tentation, si grisante et devenue pour nous si normale qu'elle n'est même plus une tentation mais une sorte de vérité (et même de victoire), qu'ils peuvent s'en passer.



J'ai dit plus haut que certaines œuvres, parce qu'elles ne sont pas comme les autres, nous permettent de révéler par contraste ce dont elles se distinguent et qui sans elles passerait inaperçu, ou, en tout cas, n'apparaîtrait pas avec la même précision. Dans le cas du roman de Dominique Fortier, ce qui tranche de la façon la plus remarquable, c'est la direction vers laquelle le regard du romancier est tourné : non pas vers soi, mais en dehors de soi. Je ne connais pas beaucoup de romans québécois dont le souci soit si peu l'« intériorité », la « proximité », les secrets et les drames de leurs personnages (ou de leurs narrateurs), et dont la quête soit à ce point la mesure du monde. Cette intériorité, ou plus exactement cette intimité, dont notre littérature s'est fait une sorte de spécialité, tout en se proclamant par là universelle, ce qui lui permet souvent de l'être à bon compte, est peut-être son trait le plus marquant, ou du moins le plus récurrent. Nos personnages n'existent jamais que pour eux-mêmes, pour leur univers à eux, comme si cette existence suffisait en soi et n'avait pas à déborder au-delà ni à prendre

en charge quoi que ce soit qui la dépasse. Ce que nous oublions toutefois, c'est qu'une telle intimité, ou proximité, ou sécurité, est aussi, même sous ses jours les plus tortueux, même sous ses allures les plus sombres ou les plus graves, une forme de légèreté. Certaines œuvres, parfois, nous le rappellent, ne serait-ce que modestement.

## Chroniques